



# Les Petites Fugues 2021

## LIRE OLIVIA ROSENTHAL

### SOMMAIRE

I. L'ÉLOGE DE L'INDOCILITÉ // p. 2

II. ÉLOGE DES BÂTARDS // p. 3

1. UN URBANISME TOTALITAIRE // p. 3

2. LE BÂTARD ET LE DÉSORDRE // p. 4

3. LA SUBVERSION PAR LA PAROLE // p. 5

III. QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL ? // p. 6

1. UNE STRUCTURE ET UNE ÉNONCIATION ORIGINALES // p. 6

2. ITINÉRAIRE D'UNE MÉTAMORPHOSE // p. 6

3. HUMANITÉ ET CONDITION ANIMALE // p. 8

IV. AXES D'ÉTUDE SUR L'ŒUVRE COMPLÈTE // p. 9

V. ŒUVRES EN ÉCHO // p. 10

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

**Réalisation :** Béatrice Lécroart,  
professeure de lettres

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

## TEXTES PROPOSÉS / ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- *Éloge des bâtards*, Verticales, 2019
- *Que font les rennes après Noël ?*, Verticales, 2010

# I. L'ÉLOGE DE L'INDOCILITÉ

Olivia Rosenthal, autrice de fictions et de pièces de théâtre, est présente sur la scène littéraire depuis la fin des années 90. Née en 1965, ancienne élève de l'École normale, elle a rédigé une thèse sur la poésie amoureuse du XVI<sup>e</sup> siècle. Après avoir enseigné à l'université de Rennes, elle est depuis 1999 professeur de littérature à Paris 8.

Parallèlement à son activité universitaire, Olivia Rosenthal a publié une dizaine d'œuvres qui mêlent le documentaire et la fiction. Dans chacun de ses romans, elle évoque des thèmes qui lui tiennent à cœur : l'identité, le rapport à la communauté, la construction de la mémoire, l'oubli, l'éducation, la question animale. Elle les aborde avec distance, fantaisie et humour. Intéressée par la norme, l'interdit, la transgression, elle livre une réflexion sur le quotidien et sur le moyen de sortir des chemins tracés.

*Éloge des bâtards*, Verticales, 2019

*Toutes les femmes sont des Aliens*, Verticales, 2016

*Mécanismes de survie en milieu hostile*, Verticales, 2014 (Folio, 2016)

*Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, Verticales, 2012

*Que font les rennes après Noël ?*, Verticales, 2010

# II. ÉLOGE DES BÂTARDS

## « SATURER LA VILLE DE SIGNES INVISIBLES »

Ce roman qui évoque notre société, et non une société futuriste comme on pourrait le penser, est structuré en 5 nuits pendant lesquelles 9 personnages très différents, « des perturbateurs minuscules et marginaux », réfléchissent à des actions, des slogans pour contester l'ordre établi, et les chemins balisés que la société nous fait emprunter.

Un peu à la manière des personnages du *Décameron* de Boccace, ou de *l'Heptameron* de Marguerite de Navarre, ils vont livrer une part de leur histoire au fil des nuits et constituer enfin un groupe lié par la bâtardise et la parole partagée.

### 1. UN URBANISME TOTALITAIRE

• **La géométrie** : la ville où évoluent les personnages du roman a éliminé toute sauvagerie, tout recoin, toute fantaisie, et se développe en verticalité avec des tours géantes et une géométrie rationnelle. Il s'agit de loger la population croissante dans « des logements plus fonctionnels plus confortables et plus nombreux » (p. 14) ; de ce fait, tout est pensé pour éviter les contacts, les pertes de temps et d'espace. Le minéral a remplacé le végétal, le neuf l'ancien, faisant de la ville une « immense ville-dortoir ».

Cet urbanisme est aussi pensé pour faire marcher droit la population qui est surveillée en permanence : « On savait bien qu'on ne devait pas se faire remarquer. C'est vrai ici, c'est vrai partout, on n'a pas le droit à l'écart et ils font tout, sur le plan des aménagements du territoire, pour que ces écarts soient quasi impossibles. Matériellement, on ne peut même pas quitter la route, y a des plots en béton, des tiges de fer, des rebords, des palissades, y a tout un mobilier urbain qui nous tient en respect. » (p. 123).

La lumière artificielle est omniprésente la nuit, formant une sorte de « voie lactée artificielle ». L'inconnu n'existe plus, tout est domestiqué et « plus aucun être vivant non recensé, plus aucune jungle impénétrable, plus de montagnes inexpugnables, tout était désormais dénombré, connu, répertorié. » (p. 266). Bien entendu, la pollution est telle que plus aucun oiseau de nuit n'existe par exemple.

**Loin d'être une ville futuriste, ce lieu est une image bien réelle et actuelle de nos mégapoles qu'Olivia Rosenthal critique virulemment.**

• **La surveillance ou la menace polymorphe**. Cette géométrie rationnelle s'accompagne d'une surveillance constante, d'autant plus inquiétante qu'elle est diffuse, et comme intégrée dans l'esprit des personnages. Elle est permanente mais s'exprime de façon plus menaçante la nuit lorsque les personnages se réunissent ; elle peut prendre la forme de projecteurs braqués sur les vitres d'une péniche, de flash de lumière depuis une fenêtre de la tour en face de chez Clarisse, d'une camionnette garée sous les fenêtres de la maison de Fox ou de miliciens venus contrôler l'identité des invités chez Lily. La narratrice délivre très peu d'informations sur le système politique en place mais des actes de sabotage et de vandalisme contre le mobilier urbain suffisent à justifier cette surveillance des comportements considérés comme déviants : se réunir et parler constituent une menace. La sécurité et le bien-être de la population justifient la surveillance et le contrôle permanent, à l'instar de nos propres sociétés. Face à ce contrôle de l'espace et des corps, les neuf personnages résistent et organisent une désobéissance civile.

## 2. LE BÂTARD ET LE DÉSORDRE

• **Les origines et le roman familial** : le point commun de ces compagnons de rébellion réside dans leurs origines familiales incertaines ou lacunaires. Sans qu'ils n'en sachent rien au début, ils sont tous plus moins bâtards, hormis la narratrice. Cette bâtardise leur donne une force, celle qu'ils ont acquise lors de leur combat pour survivre dans des familles incomplètes ou violentes. Fox n'a vu son père que 3 fois, Macha a été placée à la DASS, Sturm a vécu entre un père absent jusqu'à ses 8 ans et un beau-père violent. L'absence ou la défaillance des pères est très fréquente et leur a permis de développer une imagination pour s'inventer ou fantasmer une histoire. À la fiction de la généalogie s'oppose la fiction du récit des origines. Macha fantasme un père noir américain, pilote d'avion et héros de guerre par exemple. Le mensonge sur les origines est même autorisé car il offre un espace de liberté. Les origines connues et claires sont même considérées comme illusoires : cacher ou inventer est salutaire puisque « la totale transparence et la vérité nue sont des leurres » (p. 276).

Le bâtard est évidemment l'archétype du personnage de roman, celui qui doit s'inventer sans cesse, celui dont le manque est « le point de départ ». Lily la narratrice en fait ainsi l'éloge à ses compagnons : « Toute la littérature est traversée par des histoires de bâtards, je leur dis, parce que les personnages de bâtards restent toujours en mouvement, ils avancent, ils bifurquent, ils trouvent de nouveaux chemins, ils soignent leurs blessures avec les moyens du bord, ce sont de magnifiques aventuriers. » (p. 197). On peut se référer à ce propos à l'essai majeur de Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, qui développe ce lien entre l'histoire de l'enfant trouvé ou du bâtard avec le personnage de roman.

La narratrice est d'ailleurs complexée de ne pas en être, d'avoir eu une enfance choyée, même si son histoire révèle aussi une faille, celle d'ascendants juifs déportés dans l'Allemagne nazie.

• **La liberté et le possible** : la famille est vécue comme un poids dont il convient de s'affranchir pour retrouver une liberté. Le film *L'Armée des Ombres* est évoqué pour rappeler que l'attachement à la famille peut être le talon d'Achille d'une personne qui peut ainsi devenir le traître d'un groupe. Lily porte, quant à elle, l'histoire de ses ancêtres comme un poids qui va jusqu'à l'aliéner complètement quand elle se rend en Allemagne pour présenter ses livres. Les bâtards, eux, peuvent tout inventer, et c'est pour cela que leur groupe de dissidents contre la géométrie de la ville est composés essentiellement de ces « réfractaires » par essence que sont les bâtards avec « un mode de vie désordonné, une ardeur et une curiosité insatiables, une envie insondable d'être aimé, une capacité à écarter les obstacles, à contester et à dérégler, à ouvrir de nouveaux espaces dans toutes les directions... ». Par leur métier, certains sont en effet défricheurs ou créateurs comme Sturm, « préposé aux forêts », élagueur, qui « essayait tant bien que mal de dégager des zones de terre, des racines, des terriers, des nids, des repaires ». Leur action collective ouvre des voies, aux sens propre et figuré, qui compense leur absence de racines familiales. La narratrice décide donc de nommer le groupe « Les bâtards ».

### 3. LA SUBVERSION PAR LA PAROLE

• **Les solitudes partagées** : la parole partagée lors de ces réunions nocturnes pour se raconter à tour de rôle est une façon de se créer une histoire, de s'inventer une famille et surtout comme l'exprime Lily constitue « un ciment puissant (...), cette manière troublée de venir au monde et de s'y insérer ». Il s'agit d'une sorte de renaissance par la parole et d'une création d'une nouvelle famille. D'ailleurs, les personnages ont pour la plupart des surnoms : Sturm, Fox, Macha, Full, Gell, Filasse..., manière aussi de se réinventer. Le groupe et la parole sont un moyen de se réparer et d'agir sur les autres.

Leurs actions passent aussi souvent par la parole, sous forme de slogans poétiques, à la force subversive, tels que « Mange ta peur », « Reprenez la parole », « Souriez, vous êtes fichés » ou « Mieux vaut bâtard que jamais » (p. 202-203).

Enfin, le nom à donner au groupe revient comme un *leitmotiv* chez Lily qui a besoin de nommer. « Les Bâtards » finit par s'imposer au terme des cinq nuits de confidences.

• **Détours et détournements** : Ce groupe de bâtards « réfractaires » propose une désobéissance civile faite d'actions, de détournements, de sabotages qui ne sont jamais vus mais toujours évoqués sous formes de propositions énoncées avec le pronom « on » : « On ferait pleuvoir des plumes du haut des tours de la cité », « On déposerait des nids géants devant la gare centrale » ou encore « on tendra des filets entre les tours pour piéger les drones » (p. 321). Ces actions assez poétiques sont des sortes d'effraction dans l'ordre de la société, des formes d'utopies mais aussi des moyens de réveiller les consciences. Il s'agit de rendre visible ce qui l'est de moins en moins, ce à quoi nous nous habituons. La fin du roman condense tout ce projet et se clôt par cette assertion qui est tout un programme : « il n'y a rien de plus actif en nous que l'indocilité ».

• **La figure de la romancière** : La narratrice, Lily, souffre de télépathie. Les foules, les situations de contacts rapprochés lui offrent la possibilité de s'approprier les pensées des autres. C'est la figure de la romancière qui s'approche des autres, les écoute et retranscrit leurs paroles. Elle essaie souvent d'éviter les contacts pour ne pas s'approprier la vie des autres, en respectant une distance physique, tout comme la romancière qui s'approche des gens pour écouter leur histoire et garde une distance pour, selon Olivia Rosenthal, être à égalité avec le lecteur, ne pas être en surplomb. Ainsi le discours direct est le mode d'expression privilégié des personnages, pour faire entendre leur voix.

Lily va dévoiler aux autres ce don de télépathie lors de la 5<sup>e</sup> nuit chez Fox où elle va se faire littéralement la porte-parole de Sturm à la voix cassée. Elle comprend que la parole met en relation : « je me dis que pour comprendre le monde qui nous entoure, c'est bon d'être en contact intime avec les protagonistes de ce monde, même sauvages, même retirés dans les derniers bois qui entourent la ville, même réfractaires, même exclus, même violents. Si on passait un peu plus de temps à converser avec nos semblables, on se porterait mieux, c'est ma conviction. Sûrement la raison pour laquelle je ne peux pas repousser en moi toutes ces voix qui m'assaillent. » (p. 288).

La romancière s'appuie très souvent pour faire parler ses personnages sur de vraies paroles de personnes rencontrées, ici en l'occurrence des bâtards dont elle restitue sous forme romanesque la pensée et l'histoire, comme le fait en quelque sorte Lily.

# III. QUE FONT LES RENNES APRÈS NOËL ?

« L'ÂGE VOUS LIBÈRE »

## 1. UNE STRUCTURE ET UNE ÉNONCIATION ORIGINALES

- Constitué de 4 parties qui représentent l'enfance, l'adolescence, le début de l'âge adulte et enfin la vie de couple, le roman retrace l'itinéraire d'une femme en une sorte de roman d'apprentissage. Cependant la fin du roman ne coïncide pas avec la réussite de sa vie de couple et son intégration dans la société, mais bien au contraire consacre sa libération du mariage et des normes qu'elle avait trop bien intégrées dès l'enfance : une sorte de roman d'apprentissage à l'envers.

- Constitué de petits paragraphes, il respecte une alternance entre l'évocation de la vie de la femme, (la narratrice), et des paragraphes plus informatifs centrés sur la domestication des animaux sauvages, l'élevage, le dressage, l'abattage ainsi que les expériences auxquels l'homme se livre sur l'espèce animale. Le parallèle entre les deux sortes « d'élevage » conduit à un rapprochement entre la condition animale et humaine.

- Différentes voix se font donc entendre : celle de la narratrice qui raconte son parcours à la 2<sup>e</sup> personne du pluriel, « vous », instaurant une distance avec elle-même mais interpellant aussi le lecteur, une voix plus impersonnelle évoquant sur un ton documentaire la vie animale, ainsi que les différentes voix à la 1<sup>re</sup> personne de professionnels en lien avec les animaux (soigneurs, dresseurs, vétérinaire, bouchers, expérimentateur de laboratoire etc.) qui se succèdent.

Des impressions cinématographiques (*La Féline*, *King Kong*, *La Vie sauvage*, *Rosemary's Baby*, entre autres) apportent une réflexion autre sur la part animale de l'humain. Ces différents matériaux s'articulent autour du parcours de l'héroïne et l'éclairent d'une façon particulière ; Olivia Rosenthal s'est d'abord appuyée sur les témoignages pour articuler ensuite, selon cet éclairage particulier, les moments de sa vie.

## 2. ITINÉRAIRE D'UNE MÉTAMORPHOSE

Le récit du parcours de vie de la narratrice est jalonné de sentences écrites sur le même modèle syntaxique : « vous êtes imprégnée », « vous vous oubliez », « vous vous préparez », ou encore « vous vous retenez », parmi les plus fréquentes. Presque toujours en fin de paragraphe, elles ont fonction de leitmotiv et de conclusion, ce qui permet de suivre les étapes de sa libération. Cette analyse sentencieuse ajoute une distance à l'évocation personnelle déjà distanciée par la 2<sup>e</sup> personne.

• **Dressage et imprégnation** : l'éducation est vue comme un dressage, une accoutumance à la dépendance parentale et à la normalité sociale. Elle est mise en parallèle avec la captivité des loups que l'on laisse dans un semblant de liberté surveillée et recrée de toutes pièces. La relation de dépendance aux parents et particulièrement à la mère est comparée implicitement à celle des animaux envers leur soigneur ou éleveur. La chambre est ainsi une sorte de cage où il ne faut jamais s'enfermer pour rester sous le contrôle des adultes, de même qu'au zoo les animaux doivent rester visibles par le personnel.

La petite fille oscille entre docilité, dépendance (p. 54 : plaisir d'être dépendante totalement) et envie de rébellion : p. 27, cette résistance s'exprime par les mots : elle réclame un animal domestique, 1<sup>er</sup> pas vers la trahison, pour introduire un être d'une autre espèce dans le cercle familial. La docilité apparente de l'enfant et sa douceur ne sont pas des preuves de sa domestication : les animaux sauvages semblent très dociles quand ils sont dressés, mais leur sauvagerie peut s'exprimer si on baisse la garde. L'expression de cette sauvagerie latente est un sous-entendu permanent.

L'éducation et l'affection sont aussi considérées comme une façon de mieux « domestiquer », d'éviter la rébellion, par ex. p. 82 : « Être bien logé et bien nourri endort nos sens » ou p. 97 : « la reconnaissance de l'autre est un moyen pour pacifier le monde, surtout quand l'autre est déjà aliéné. Offrir à l'autre le sentiment de l'égalité est une ruse suprême pour le dominer ».

La parole est un enjeu important pour l'enfant : elle est l'instrument du dressage, de l'accoutumance (p. 21 : « le monde est un tissu de mots, nous sommes tout entiers protégés et maintenus en vie par les moyens à la fois coercitifs et maternels du texte »), mais aussi l'instrument de la rébellion : revendiquer, hurler est l'expression de son désir propre. Mais parfois « vous apprenez que le silence protège » ou encore « vous êtes bien élevée, vous vous taisez ».

• **Aliénation, absence à soi et peur** : la petite fille, puis la jeune fille et la jeune femme se considèrent aliénées, et l'apparente soumission n'est qu'une façon de se laisser porter, de s'absenter au monde et à son désir propre, ou de cacher son jeu. La récurrence des phrases telles que « vous vous absentez » ou « vous vous oubliez » prouve que la libération est difficile et que le conditionnement la rend peu apte à assumer ses envies.

Sa relation avec un jeune homme étranger qui finira par se pendre est vécue comme une trahison à sa famille, trahison avortée par le suicide, de même que son désir d'animal s'est éteint avec la mort du canari. De manière générale, le rapport au corps est problématique et objet de fantasmes ou de dénégation : « Votre corps et votre esprit vivent deux vies parallèles. Alors que vos connaissances s'épanouissent et se diversifient, vous persistez dans l'ignorance physique de vous-même. Vous êtes hébétée, abasourdie, inattentive, distraite, absente, sourde et aveugle. Vous vous oubliez » (p. 132).

Les frustrations croissent avec l'âge ; les contraintes de la jeune femme et de la femme mariée s'accumulent de façon quasi inconsciente : « cela vous permet de relativiser ou d'ignorer toutes les autres contraintes auxquelles vous êtes soumise sans même les connaître » (p. 171) ou encore : « Vous êtes bien élevée, vous vous mariez. ». La peur de la libération du carcan social la rend fusionnelle à son époux tout en l'anesthésiant complètement émotionnellement.

• **Trahison, libération** : la première trahison était le désir d'introduire un animal dans la maison. À défaut de l'avoir, l'héroïne se préparait en secret à partir avec les rennes après Noël. Ensuite, elle désire ce jeune homme qui va se pendre. Sa vraie trahison qui va être une libération vécue de façon explosive va consister à divorcer pour assumer son homosexualité : « Vous choisissez d'entrer dans votre propre corps et de vous y installer à demeure. Vous choisissez de trahir votre mère pour ne pas vous trahir vous-même. Vous

vous réveillez » (p. 210). Le dernier paragraphe du roman consacre la libération, apaisée, assumée.

### 3. HUMANITÉ ET CONDITION ANIMALE

- **Le récit parvient à tisser des liens permanents entre la condition animale et le parcours de l'héroïne.** L'idée récurrente repose sur la domination et la manipulation. Du zoo à l'abattoir, en passant par le laboratoire, l'animal est une métaphore de la femme « domestiquée » par la société. Le conditionnement est le même : « le conditionnement consiste à apprendre à un animal donné à faire ce qu'on lui demande sans avoir besoin de le torturer et comme s'il agissait de son plein gré. » (p. 144).

- **L'éclairage cinématographique :** un film en particulier est évoqué en détails et lie les deux conditions (humaine et animale). Il s'agit de *La Féline* de Jacques Tourneur ; la jeune héroïne séduisante et douce d'origine serbe craint de se métamorphoser en panthère lors de l'acte sexuel et va retarder ce moment autant que possible. La narratrice se rend compte que la vie rangée de l'héroïne pour éviter la sauvagerie de la panthère est illusoire et néfaste, et qu'elle ferait mieux de sortir les griffes et d'exprimer sa sauvagerie, même si celle-ci la terrifie. Ce film « mystérieux, fulgurant, intrigant et pathétique » l'éclaire sur sa sexualité (p. 119). Le lien aux animaux dans les films a souvent un lien avec la sexualité, comme avec *La Vie sauvage*, *Rosemary's Baby* et surtout *King-Kong*. Ce film fait partie des films marquants pour la narratrice, film qui « raconte notre rapport fantasmé aux bêtes fait à la fois de répugnance, de désir, de crainte, de fascination » (p. 89). L'héroïne s'identifie au gorille, ce qui l'inquiète secrètement.

- **Le mensonge :** Notre rapport aux animaux repose souvent sur un mensonge, une illusion pour couvrir l'utilité sociale. De la liberté faussement reconstituée dans les zoos, aux laboratoires où l'on guérit le mal que l'on a inoculé, les corps sont contrôlés et utilisés pour le bon fonctionnement de la société. Les rennes du titre représentent un peu cela sur un mode ironique : nés du mensonge autour du Père Noël, ils représentent pour la petite fille un espoir d'évasion, d'aventure ; puis un mystère irritant auquel ses parents refusent de répondre et qu'elle finit par taire, enfin une désillusion complète qui l'amène à penser aux rennes comme des animaux mourant dans une plaine aride et polluée, puis l'acceptation de l'âge adulte à la fin du roman : « vous acceptez que des rennes soient transportés dans des camions réfrigérés, vous ne croyez pas au père Noël, vous ne suivez pas le traîneau, l'âge vous libère ».

# IV. AXES D'ÉTUDE SUR L'ŒUVRE COMPLÈTE

- **La femme et la métamorphose** : thème présent dans *Que font les rennes* avec le film *La Féline*, central dans *Toutes les Femmes sont des Aliens* où le personnage de Sigourney Weaver condense les dangers et les pouvoirs de la féminité et dans *Les Félines m'aiment bien*.
- **La famille, entrave et mensonge** : le chapitre « Bambi & co » dans *Toutes les femmes sont des Aliens* dénonce les mensonges familiaux dans le film éponyme ainsi que dans *Mowgli*. L'aliénation que provoque la famille et son histoire (*Que font les rennes après Noël*) conduit à faire l'éloge des bâtards qui peuvent réinventer leur histoire.
- **Les animaux et la condition humaine** : outre *Que font les rennes après Noël*, une petite pièce de théâtre *Les Félines m'aiment bien* évoquait déjà par métaphore la sexualité, l'appartenance à un groupe. L'analyse des *Oiseaux* de Hitchcock dans *Toutes les femmes sont des Aliens* explore les liens entre le désir et la peur, en lien avec la menace des oiseaux.
- **La société totalitaire et l'éloge de l'indocilité** : menace diffuse et polymorphe dans *Éloge des bâtards* mais aussi dans *Mécanismes de survie en milieu hostile* où le personnage de chaque chapitre semble fuir une horde, guette une menace larvée dans sa maison, entre autres dangers. Le danger peut venir de l'intérieur, mais aussi de la société qui conditionne, surveille et interdit. L'enjeu est de se libérer pour inventer d'autres voies, pour se relier à soi ou aux autres. La désobéissance individuelle ou collective est souvent prônée.
- **La parole** : subversive dans *Éloge des bâtards*, réparatrice et facilitant le rapprochement des individus : s'écouter c'est mieux se comprendre et s'accepter. Beaucoup de livres donnent à entendre d'autres voix, que la romancière transcrit souvent au style direct par fidélité, créant une polyphonie. La parole collective passe surtout par l'addition et l'écoute des paroles individuelles.
- **Le goût pour le documentaire et l'entretien** : *On n'est pas là pour disparaître* (maladie d'Alzheimer), *Que font les rennes après Noël ?* intègrent des témoignages, ou transforment des témoignages, des informations. L'autrice aime donner la parole aux autres, faire entendre leurs voix. Dans *Mécanismes de survie*, les paragraphes en italiques alternent avec le récit et donnent la parole à des personnes qui côtoient la mort (malades sortis du coma, médecins, etc.). cette alternance ajoute un autre point de vue, un autre éclairage au récit en cours. Le recueil *Ils ne sont pour rien dans mes larmes* collecte des impressions liées à des films marquants, et chaque chapitre donne la parole à une personne différente qui évoque son film préféré. Dans *Éloge des bâtards*, l'autrice a utilisé de vrais entretiens avec des bâtards pour créer ses personnages.
- **Le cinéma** : très présent dans tous les récits. Particulièrement dans *Toutes les femmes sont des Aliens* et *Ils ne sont pour rien dans mes larmes*, qui y sont consacrés, mais aussi dans *Que font les rennes après Noël*.

# V. EN ÉCHO

## Ouvrages de référence qui développent des thèmes ou réflexions inspirantes pour les 2 romans étudiés :

- *Le Décaméron*, Boccace, 14<sup>e</sup> siècle
- *L'Heptaméron*, Marguerite de Navarre, 16<sup>e</sup> siècle
- Jacques Rancière, pour ses travaux philosophiques sur la société
- Marielle Macé, *Sidérer, considérer : migrants en France*, 2017, et *Nos cabanes*, 2019
- Marthe Robert, *Roman des origines et origines du roman*, 1972

## Dystopies / mondes déshumanisés

Beaucoup de romans évoquent des dystopies ou des mondes déshumanisés, même si *Éloge des Bâtards* n'en relève que très partiellement. Deux exemples à des époques très différentes parmi une longue liste :

- Georges Orwell, 1984
- Cécile Coulon, *Le Rire du grand blessé*

## En lien avec des thèmes de *Que font les rennes après Noël ?*

- *La Planète des singes*, Pierre Boulle, 1963
- *Truismes* de Marie Darrieussecq, 1996
- *Ce qu'ils disent ou rien*, Annie Ernaux, 1989 (le rapport au corps et la société)
- *180 jours*, Isabelle Sorente, 2013
- *Règne animal*, Jean-Baptiste Del Amo, 2016

## Films qui hantent *Éloge des Bâtards* et *Que font les Rennes après Noël ?*

- *Le Village des damnés*, John Carpenter, 1960 (*Éloge des bâtards*)
- *La Féline*, Jacques Tourneur, 1942 (*Que font les rennes à Noël ?*)
- *King Kong*, 1933, 1976
- *Rosemary's Baby*, Roman Polanski, 1968